

Principe d'indifférence et autosacrifice

Ghyslain Lévy

Volume 25, Number 1, Spring 2016

Actes du colloque *Le sujet sacrifié* (Ghyslain Lévy)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037372ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037372ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, G. (2016). Principe d'indifférence et autosacrifice. *Filigrane*, 25(1), 41–51.
<https://doi.org/10.7202/1037372ar>



Principe d'indifférence et autosacrifice

Ghyslain Lévy

Le genre humain ne pouvait deviner le sang
dont il avait besoin.

JOSEPH DE MAISTRE

A fin d'approcher autrement cette zone d'indifférence qui, aujourd'hui, s'étend sous les formes collectives les plus cruelles et les plus sanglantes de la violence sacrificielle, il faut encore revenir à Freud et à ce qu'il appelle « l'appareil d'emprise » (Freud, 1905). C'est à propos de la cruauté infantile que Freud met l'accent sur cette pulsion d'emprise devant la douleur de l'autre et l'absence de toute compassion (p. 121). « La suppression de la barrière de la pitié comporte le danger que cette association formée durant l'enfance entre les pulsions cruelles et les plus érogènes ne s'avère indissoluble dans l'existence ultérieure » (p. 122), conclut Freud. Autrement dit la zone d'indifférence envers la souffrance infligée à l'autre, ou envers l'autre à sacrifier, à détruire individuellement ou à exterminer en masse, sans aucune compassion mais aussi sans haine, trouverait sa source infantile dans une cruauté participant à l'appareil d'emprise. Je voudrais montrer tout d'abord combien entrer dans cette zone d'insensibilité constitue un risque majeur qui menace notre accès psychique à la réalité du monde extérieur en portant atteinte à l'épreuve de réalité elle-même. Je voudrais néanmoins préciser que « l'absence de haine » concerne précisément l'acte de meurtre où l'autre à détruire n'est simplement pas pris en compte comme sujet existant. Ceci n'est aucunement contradictoire avec la souveraineté d'une idéologie dont le discours haineux est manifeste.

Une effrayante indifférence

Mon intérêt pour ce que je perçois aujourd'hui comme le risque d'indifférence s'est imposé à moi dès les semaines qui ont suivi la tuerie de Charlie Hebdo et celle de l'Hyper Cacher, ce qui a ému le monde et a mobilisé la France entière. Le risque d'indifférence se confirmera à la suite des actes de tueries qui suivront. Je fais référence ici à une sorte d'incertitude qui s'est

répandue dans les réseaux sociaux quant à la réalité des meurtres, et qui est venu produire une « théorie du complot » partagée par un grand nombre. Elle met en valeur l'effrayante insensibilité à côté de laquelle nous vivons. Selon l'enquête que confirment d'autres sources, une opinion apparemment bien partagée serait qu'il n'y a pas eu de tuerie à Charlie Hebdo. Ainsi pour une partie de la population en France actuellement, le langage technologique transparent des réseaux sociaux, le langage communicant même, dit le vrai de la réalité. Celui-ci est d'ailleurs le seul à dire le vrai.

Il n'y a pas eu de morts lors de la tuerie à Charlie Hebdo. Tout témoignage, toute image rendant compte de l'événement, se révèlent fallacieux et *a fortiori* quand les informations sont données sur des sites institutionnels, radios, télévisions, presse. Tout ce qui peut témoigner de l'horreur ne rencontre qu'une indifférence fondée sur la mise en doute de toute parole témoignant, mise en doute qui s'installe dans les réseaux sociaux comme un point de certitude, puisque ce sont précisément aujourd'hui les lieux collectifs de Vérité et de transparence absolue.

Il n'y a pas eu de morts à Charlie Hebdo. Ainsi l'examen minutieux d'une vidéo diffusée sur Internet à propos du meurtre d'un policier fait l'objet de critiques qui confortent le supposé complot: la vidéo montrerait à l'évidence que ce meurtre est une mascarade, pas de sang versé, pas de recul de l'arme, pas de chute du corps qui soit convaincante... Ces adeptes du complot scrutent la vidéo en y appliquant les critères des spectateurs des séries B américaines pour juger si « cela fait vrai »... Et de conclure paradoxalement que tout cela « c'est du cinéma », pour justifier leur froideur et l'absence d'affect avec lesquelles ils se tiennent en retrait de l'événement et de l'émotion partagée rappelant à chacun son appartenance à l'humaine condition.

Ici la lumière de la Vérité éclaire pour eux la réalité de la scène en dévoilant son mensonge et la fausseté des discours témoignant de la réalité. Toute ombre en est radicalement exclue puisque l'ombre signifie aussitôt pour eux ce qu'on cherche à leur cacher, à leur dissimuler, au regard d'une Vérité éclatante et transparente organisée sur un déni de la mort et du meurtre. « La différence entre une réalité fiable et une réalité fallacieuse tient à la place donnée à la mort. » (Zaltzman, 1998) Cette remarque de Nathalie Zaltzman n'a jamais été aussi pertinente qu'aujourd'hui. Un tel déni de la mort me semble redoutable non seulement parce qu'il exprime la soumission quasi hypnotique à la voix du commandement, à la voix de l'Autre, ici la voix d'Internet, mais aussi en raison du refus de la réalité partagée et de l'existence des autres.

Il faudrait ici ajouter qu'il y a aujourd'hui à l'égard de l'image un véritable illettrisme chez beaucoup d'adolescents. Cet illettrisme de l'image répond à une incapacité à lire et à déchiffrer l'image, sa structure, sa grammaire, son écriture. L'image n'est plus « lisible », et n'est donc plus médiatisée par une distance lectrice. Prise en bloc, dans une excitation pulsionnelle non élaborée, l'image expose le sujet, dans un état continu d'impréparation psychique, à un bombardement d'excitations non médiatisées, et par conséquent à une situation traumatique ininterrompue dont seule une forme d'indifférence affective, dans l'auto-clivage psychique, tente d'en maîtriser l'impact.

Cette absence de médiation de l'image est aussi en rapport avec une certaine situation de solitude et de défaut de tout accompagnement : pas d'autre susceptible d'être un lecteur et un commentateur possible de ces images. Les autres ne sont là que dans cet illettrisme partagé de l'image et dans une co-excitation addictive au flux ininterrompu d'images en boucle de l'événement. En résulte une situation d'auto-emprise psychique incluant l'objet-image excitant une psyché clivée. Le déni de la réalité en est l'inévitable effet.

Zaltzman rappelle à juste titre que dans de telles occurrences « le moi-réalité final retrouve ponctuellement l'état *perdu* du moi-réalité initial. La réalité émerge [alors] de l'indifférence, perd de son hostilité, n'est plus prioritairement animée par le montreur de marionnettes de la compulsion de répétition... La réalité échappe à l'attraction de Thanatos » (p. 55). Certes un tel déni du perdu tel qu'il signe ce moi-réalité du début n'est pas nouveau. Je n'insisterai pas ici sur les négationnistes de la Solution finale et de l'existence des camps de la mort nazis qui ont largement démontré depuis de nombreuses années leur aptitude perverse à refuser la réalité et à la manipuler. De même, toute une théorie complotiste s'est répandue sur « la toile » immédiatement après l'événement majeur que fut l'attaque du 11 septembre 2001 contre les Twin Towers de New York. L'indifférence à l'autre, à son existence, à sa souffrance, à son anéantissement, constitue l'une des défenses les plus archaïques du moi-réalité du début, même si les théories négationnistes relèvent par ailleurs clairement de stratégies idéologiques de meurtre en elles-mêmes.

Ceci dit, l'inquiétude persiste quant à la force du déni de la perte et de la mort pour toute une jeune génération qui constitue la trame de notre réalité sociale. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'un phénomène marginal et sans signification, nous aurions gravement tort de le minimiser. Le départ

comme sous hypnose de centaines de jeunes pour la guerre sainte en Syrie et l'autosacrifice de leur vie n'était-il pas qualifié encore récemment de phénomène marginal ?

La voix d'internet

Il y a selon moi à réfléchir aujourd'hui sur l'importance de « la voix d'Internet » qui fonctionne pour beaucoup comme celle de l'hypnotiseur, dans un même désir de soumission à son commandement absolu, sous la même injonction qui ordonne l'obéissance absolue et en même temps prescrit un état interne d'insensibilité comme condition de l'autosacrifice. « Le sacré n'est rien d'autre à l'origine que la volonté continuée du père primitif », écrit Freud dans *L'homme Moïse et le monothéisme* (1939, p. 223). La volonté cruelle du père primitif, Freud nous dit qu'elle est la voix du commandement ; celle qui, soumettant les fils à la castration, trouvera à se prolonger, à se continuer dans l'obligation de l'exogamie, comme l'autre face négative de l'horreur sacrée de l'inceste. L'horreur comme signalant à la fois le désir et l'interdit, est nouée dans le même double sens du mot primitif, *sacer*, redoublant l'ambivalence envers le père primitif. En d'autres termes, la voix souveraine du commandement aura exigé l'autosacrifice des fils, ce que reprennent les pulsions autosacrificielles ; un ordre qui se double d'ailleurs d'un acte, celui de la castration des fils, donnant à la voix qui ordonne une dimension sacrée.

Cet autosacrifice, je l'entends paradoxalement à travers les propos d'un père désorienté qui déclarait récemment son impuissance en parlant de ses fils adolescents et de leurs copains dont il disait : « Ils ont un sac de nœuds dans la tête ». Parole d'un père dépassé, démuné, autour d'une question essentielle : d'où vient ce sac de nœuds qui semble exercer une telle emprise interne sur les psychés de ces adolescents ? Sacs de nœuds ou sacs de vipères, de quelle mémoire cela parle-t-il ? Et de quelle transmission insue, de quelles histoires collectives et singulières ces sacs de nœuds indénouables sont-ils les témoins ? Cette histoire n'est-elle pas placée dans l'insu et le non-dit, soumise à la hantise de ses fantômes, et sous l'emprise de « ces sacs de nœuds » indénouables agissant l'interdit de penser tout en soumettant chacun à une sorte de froideur et d'anesthésie affective envers soi-même comme envers les autres ? Ils écrivent en classe à la suite du massacre de *Charlie Hebdo* : « C'est bien *fais* », avec cette marque de la non maîtrise de la langue, témoignant d'une impartageable réalité humaine commune, et de son impossible (ou interdite) appropriation.

Car c'est bien cette indifférence comme condition de l'autosacrifice qui est à prendre en compte dans les formes du sacré contemporain. Y sont présents les aspects les plus refoulés, les plus sauvages d'une croyance à un Autre dont les attributs tiennent beaucoup aux « qualités » destructrices attribuées par Freud à cette cruauté originaire folle, sanguinaire, qu'il a nommé *Urvater*, à cette toute-puissance destructrice qui s'adresse au futur, puisqu'elle vise « les fils », soit la mise à mort de l'enfant à venir de l'humanité. D'où cette dimension autosacrificielle que je lis dans le mythe de la ligature d'Isaac, du moins dans la version infanticide refoulée qui, aujourd'hui, fait un retour quasi hypnotique dans notre actualité. Que le refoulement culturel de cette part « sanguinaire », la plus cruelle, soit instable, qu'à tout moment celle-ci puisse ressurgir sur la scène du réel, n'est-ce pas là une évidence? Le père primitif n'est jamais tué une fois pour toutes, son retour sur la scène de l'actualité sanguinaire nous le rappelle tous les jours.

Je pense à l'instant à cette déclaration venant du Bangladesh : « Si on me demande de choisir entre tuer mon fils ou écrire des blasphèmes contre le Prophète, je tuerai mon fils. » Si l'enfant est aujourd'hui le sacré même, n'est-ce pas parce qu'il est devenu trop souvent le *puer sacer*, à la fois insacri-fiable, il ne relève pas de l'ordre du sacrifice, il n'est ni consacré, ni maudit. En même temps, sa vie est exposée, négligée voire superflue, ainsi que l'était la « vie nue » de l'*homo sacer* : comme Giorgio Agamben nous le rappelle, le droit romain antique considérait qu'on pouvait tuer celui-ci sans commettre de meurtre, mais, en même temps, il était insacri-fiable, c'est-à-dire qu'il ne relevait pas de l'ordre du sacrifice.

Cette entrée dans la zone d'indifférence dont parle Freud, là où se déchainent les formes premières de l'emprise, j'en lis un témoignage hallucinant dans le livre de Jean Hartzfeld, *Une saison de machettes*, à propos des tueries de 1994 lors du génocide rwandais : « Au fond un homme c'est comme un animal, tu le tranches sur la tête ou sur le cou, il s'abat de soi... C'est le même geste... Le fer, quand tu t'en sers pour couper la branche, l'animal ou l'homme, il ne dit pas son mot. » (2003, p. 44) Pas de différence entre la branche, l'animal et l'homme. Pas de sacrifice ni de substitution. Seule la force musculaire de l'emprise, la chasse et la prédation, ou simplement le « travail ». Pas de haine non plus. Pendant plus de quatre mois furent perpétrés le massacre de centaines de milliers de tutsis, mais il n'était question que de « travail », avec les outils du travail, et tout en respectant strictement les horaires de travail.

Pour revenir à notre actualité la plus récente, si l'ordre du sacrifice est caricaturalement convoqué, c'est sous forme de simulacres, afin d'en cacher et d'en révéler en même temps le noyau de vérité qui est le meurtre. Car il y a quelque chose du simulacre dans le scénario sacrificiel qui entoure tous ces départs pour ce qu'il est convenu d'appeler « La guerre sainte ». Aujourd'hui ne diffuse-t-on pas sur les différentes chaînes de télévision françaises et dans les salles de cinéma un « numéro vert » afin que les familles signalent le départ de leurs enfants pour Daech en Syrie, tellement ces situations sont répandues ? Un père raconte qu'il a reçu récemment un appel téléphonique de Syrie : une voix le félicitait, son fils de 19 ans, désigné par son nouveau nom de baptême du djihad, venait de mourir en martyr dans l'abattoir syrien... *Puer sacer*... La voix du commandement renvoie à l'arché. Elle réalise à la lettre la voix du mythe, celle du sacrificateur, ou plutôt la voix qui ordonne au sacrificateur de faire couler le sang des enfants offerts en holocauste, dans un sacrifice sans substitution. N'est-ce pas la réalité de ce simulacre sacrificiel qui hante aujourd'hui notre effrayante actualité ?

Le retour d'un refoulé antéculturel

Le sacré est puissance d'isolement, de séparation, d'exclusion, puisque ce qui est sacré est précisément ce qui ne peut pas, ne doit pas être touché, ne doit pas entrer en contact. Mais le sacré est aussi ce qui est isolé, séparé de toute causalité, de toute cause qui lui donnerait une justification rationnelle. Le sacré ne peut être touché ni même par une cause, une raison qui lui donnerait un sens. Le sacré est intouchable par aucune signification. Il est ainsi de l'horreur sacrée de l'inceste qui est et reste énigmatique puisque séparée de toute explication rationnelle qui lui donnerait sens et justification. Est-ce d'ailleurs pourquoi, malgré la pléthore d'analyses, de commentaires et d'explications, chacun a bien le sentiment de se trouver aujourd'hui en présence de ces actes meurtriers et suicidaires comme devant un inexplicable irréductible ?

Le sacré viendrait en quelque sorte désigner les limites d'un lieu énigmatique qui s'origine sans origine, sans antériorité ni sens. À la place d'une telle déhiscence vide de l'origine, marquée par le signe discriminatoire du sacré, vient un récit mythique dont Freud se fait le récitant : « Je n'hésite pas à affirmer que les humains ont toujours su, de cette manière particulière, qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort. » (1939, p. 197) Il faut ici souligner que la fiction freudienne du mythe originaire de la société, celle qui pose à l'origine une cruauté sanguinaire et sans limites

appelée *Urvater*, un père primitif reléguant ses fils par leur castration, ne relève pas d'une scène sacrificielle, consacrant aux dieux. Pour Freud il est clair qu'il s'agit là d'une volonté violente et souveraine qui exerce son emprise indifférente sur des vies qu'elle s'est appropriée.

Le mythe freudien se fait alors récit d'un après-coup suivant une logique hypothético-déductive pour remonter des effets vers la cause. On connaît le raisonnement déductif par lequel Freud va en quelque sorte se saisir de la culpabilité psychique inconsciente pour en déduire l'histoire d'un meurtre dont la culpabilité serait l'effet. Si les hommes se sentent coupables et ont un puissant besoin d'expiation et d'autosacrifice, c'est nécessairement parce qu'ils savent, de ce savoir qu'est la culpabilité inconsciente, qu'ils sont les assassins d'un père qu'ils ont tué. Comme si en quelque sorte les pulsions autosacrificielles « disaient » ce savoir inconscient qui s'exprime dans la culpabilité inconsciente et le besoin d'autopunition. Nécessité d'affirmer une faute à l'origine, mais aussi nécessité de placer une scène sacrificielle sanglante collective à la source de toute forme de société, là où l'origine ne rencontre que l'énigme d'une cruauté asensée, et l'instauration d'un pouvoir souverain qui consiste à tuer sans commettre d'homicide et sans célébrer un quelconque sacrifice. Ce qui est précisément la définition de la « vie nue », celle de l'*homo sacer* (Agemben, 1995).

Freud le soulignait déjà à propos de la fonction structurante de la culpabilité inconsciente partagée et du rôle des rituels collectifs visant à arrêter toute menace de réémergence du refoulé antéculturel, du retour dans le réel d'une toute-puissance sanguinaire exigeant son dû en termes de sacrifices sanglants. Aujourd'hui l'échec des processus culturels à assurer cette opération refoulante signe le caractère fascinant des nouveaux sacrés au prix fort d'un renoncement à toute humanité, tout en conduisant à une sorte d'indifférence envers l'existence et à l'égard de la vie, la sienne et celle de l'autre, ce que je désigne comme la contrainte même à l'autosacrifice.

Le principe d'indifférence et les deux temps du sacrifice

Il faudrait revenir sur cette logique de l'acte sacrificiel et de son rapport à l'état psychique d'indifférence qui lui coexiste. Je pense à ce propos à un documentaire que j'ai eu l'occasion de voir, il y a quelques années, mais dont le souvenir reste en moi étonnamment vif. Il s'agissait de la préparation mentale et physique de deux terroristes qui se destinaient à la mort en martyr en se faisant exploser dans un bus en Israël. Je me souviens de cette préparation des corps lavés puis entourés de fines bandelettes évoquant la

préparation des cadavres. Puis l'importance de la récitation de la prière pour les morts comme condition même du martyr qui se concluait par un rituel « rendez-vous au Paradis ». Le rituel qui est dû au mort marquait le nouvel état du martyr, considéré dès lors comme déjà mort. Et c'est en tant que « déjà mort » qu'il était alors possible au martyr de s'autosacrifier, d'accéder ainsi à cet état d'indifférence quant à sa propre existence et à l'existence des autres, indifférence nécessaire pour se transformer en bombe humaine. D'ailleurs, dans ce film, un des martyrs échouera à la dernière minute dans son projet et renoncera à monter dans le bus visé quand il apercevra une jeune femme avec son bébé. Une situation qui démontre a contrario combien l'indifférence à soi et à l'autre est une condition nécessaire à l'acte sacrificiel de meurtre et fait partie de la préparation ritualisée du martyr.

Il faut ici préciser que les traces mnésiques persistantes de ce monde extérieur insensible et inaccessible à la compassion comme à la pitié, remontent au narcissisme primaire ou plus justement à ce moi-réalité initial pour lequel le monde extérieur existe mais comme une zone d'indifférence psychique. Freud (1915) le précise dans *Pulsions et destin des pulsions* : « Le moi-réalité initial n'est pas ignorant du monde extérieur mais indifférent pour ce qui est de la satisfaction à ce monde extérieur. » Ne pourrait-on pas dire aussi que le moi-réalité initial est indifférent pour ce qui est de la destruction de ce monde extérieur sur lequel il exerce son pouvoir d'emprise et sa violence ?

L'articulation avec la logique sacrificielle s'éclaire ici si on fait intervenir la distinction proposée par Georges Bataille (2014) entre deux temps du sacrifice. Un premier temps est placé sous refoulement, on pourrait le qualifier de sauvage, de sanglant, un pulsionnel sacrificiel marqué par la cruauté et la violence. Il s'agirait de le distinguer d'un second temps qui lui, serait placé sous le signe du désir d'expiation, de la culpabilité et de la civilisation. C'est ce second temps conscient qui institue l'acte sacrificiel comme opérateur du lien social.

Le premier temps sauvage du sacrifice est habituellement un temps refoulé, ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas particulièrement efficace dans ses effets de retour désorganisateur dans le réel. L'acte sacrificiel est dans ce premier temps marqué par la haine, le dégoût, le jet du rejet, mais surtout par l'indifférence et la volonté de puissance. Son moteur est celui de la pulsion cruelle non liée, *Bemächtigungstrieb*, une pulsion d'emprise dont l'expression, celle du sadisme originaire, consiste, ainsi que je l'ai rappelé, « en une simple activité de violence, un exercice de puissance contre une autre personne en tant qu'objet » (Freud, 1915, p. 173).

Temps primaire de l'expulsion, le premier temps de l'acte sacrificiel est insurrectionnel, au sens où il vise le désordre et l'attaque des liens. Dans sa sauvagerie même, le sacrifice ignore toute culpabilité, tout remord, toute volonté d'expiation, refuse tout appel à l'ordre de la Cité. L'autosacrifice n'est alors que la poursuite de cette violence faite à l'ordre contesté, se jeter soi-même pour rejeter tous les autres, dans la même confusion de soi et de l'autre, du sacrifiant et du sacrifié, du meurtre et de l'autodestruction. Domine alors une forme de principe d'indifférence. Toutes ces situations où le martyr joue le sacrifice de sa vie pour se transformer en machine de meurtre témoignent de l'importance de ce temps premier du sacrifice. Il est l'équivalent d'un auto-arrachement d'une partie ou de la totalité de soi-même comme expression violente d'un arrachement « haineux » qui confine à « la haine de soi ». Les guillemets sont là pour indiquer que ces qualités d'affects ne sont que reconstruction après-coup. Car c'est d'abord ici le primat de l'indifférence qui domine.

L'autosacrifice, dans sa forme démente et insurrectionnelle, rejoint les discours fanatiques des martyrs qui, au nom de l'Autre, se sacrifient pour que la part sacrifiée d'eux-mêmes, en l'occurrence ici la vie, part « haineuse et haïe » d'eux-mêmes soit jetée au visage d'un monde « détesté », et afin que le reste, la part « survivante », rejoigne l'idéal. C'est là du moins où se situe le simulacre d'un sacré qui ne consacre rien, mais se contente de simuler le sacrifice tout en répétant indéfiniment l'assujettissement de toutes ces « vies nues », celle du martyr comme celles de ses victimes, confondues, exclues et exposées à un pouvoir de mort souverain.

Dans la zone dangereuse du sacrifice

Il est probable qu'en distinguant deux temps du sacrifice, Bataille rejoint la position freudienne abordée avec le registre de l'emprise primaire, en permettant de dégager cette zone de confusion entre le sacrifice et le meurtre à l'œuvre activement dans les nouvelles figures du sacré, et qui répondrait à ce premier temps qui refoulé, fait retour dans le réel. « Cette part démente du sacrifice » dont parle Bataille vient dramatiquement s'illustrer dans cette scène rapportée par Jean-Pierre Dupuy (2008) rejoignant ce que j'ai appelé le simulacre du sacrifice dont je pense qu'il domine aujourd'hui. Tel est cet incident atroce qui s'est produit au Kosovo au printemps 1999. Le jour de la fête de l'Aïd, des policiers serbes font irruption dans une maison kosovare. La cérémonie de l'Aïd commémore le non-sacrifice de son fils par Ibrahim. On égorge un mouton en mémoire de la substitution. Les policiers

demandent à la famille si elle a procédé au sacrifice. Non, leur répond-t-on, nous sommes trop pauvres pour cela. Alors les policiers s'emparent du fils de la maison, un tout jeune homme, en disant: « Il est bien gras pour le sacrifice », et ils l'égorgent sous les yeux de ses parents.

Au-delà de l'horreur du geste, cet épisode dit quelque chose non seulement de la force d'attraction de la pulsion de meurtre et de l'emprise qu'elle exerce sur l'interprétation barbare du mythe, mais il souligne aussi la fonction de ce supposé rituel sacrificiel comme alibi atroce visant à créer un simulacre pervers afin d'occulter qu'il s'agit uniquement d'un meurtre. Ne serait-ce pas sous cet angle du simulacre qu'il s'agirait aujourd'hui de « lire » les proclamations innombrables de conversions et d'autosacrifices, au nom d'un Autre appelé à justifier l'appel au meurtre?

Pour conclure ici provisoirement, et puisqu'il faut conclure, se pose néanmoins la question, au-delà de cette folie des nouveaux sacrés et de leur jouissance perverse d'emprise, celle de la résurgence des traces mnésiques qui, individuellement ou collectivement, viennent raviver les premières expériences de la réalité psychique, quand moi-réalité initial et monde extérieur sont confondus sous le même principe d'indifférence. En témoigne le retour aujourd'hui à la sauvagerie pulsionnelle la plus déchaînée, sous les formes sanglantes sacrificielles se réclamant du sacré. Faudrait-il y reconnaître ce noyau de vérité qui entend énoncer dans l'étrange indifférence partagée l'ordre de meurtre de l'enfant à venir, au nom de « la pureté » revendiquée des identités? Serait-ce la « loi » que nous nous infligeons, dans une fascination autosacrificielle de l'avenir? La place de la psychanalyse ne serait-elle pas celle d'un travail de dé-fascination nécessaire?

Néanmoins n'avons-nous pas à continuer avec cette interrogation que Freud avance à propos de l'avenir et du temps qui vient après une psychanalyse: « Nul ne peut prévoir sous quelle apparence le noyau de vérité contenu dans le conflit entre Eros et Thanatos se montrera dans l'avenir »? (Freud, 1937).

Ghyslain Lévy
ghyslainlevy@orange.fr

Références

- Agemben, G. (1995). *Homo Sacer*. Paris: Le Seuil.
Bataille, G. (2014). *La mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh*. Paris: Allia.
Dupuy, J.-P. (2008). *La marque du sacré*. Paris: Carnets Nord.

- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris: Gallimard, 1989.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destin de pulsions. Dans *Œuvres complètes Tome 13 — 1914-1915* (p. 163-185). Paris: Presses universitaires de France, 1988.
- Freud, S. (1937). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. Dans *Résultats, idées problèmes II* (p. 231-268). Paris: Presses universitaires de France, 1985.
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et le monothéisme*. Paris: Gallimard.
- Hartzfeld, J. (2003). *Une saison de machettes*. Paris: Le Seuil.
- Zaltzman, N. (1998). La réalité est-elle paranoïaque? *Topique* (67), 37-56.